

quand un bureaucrate du bas de Saint-Denis lui apprit qu'il aurait de la difficulté à l'église, là où il fallait traverser la rivière.

—Ce sera une affaire vite bâclée, dit-il à ses officiers.

Il savait les habitants sans armes, et comment feraient-ils face d'un bataillon complet ?

Arrivé vis-à-vis de l'église de Saint-Denis, on commença à croire la rumeur. Plus de pont, le passage, par conséquent, devenait difficile.

Les soldats reprirent leurs rangs, prêts à toute éventualité. Le colonel Gore n'avança plus qu'avec défiance, et divisa ses soldats en trois groupes, qui se suivirent à distance, sur le chemin du Roi.

Duval et les siens se postèrent dans une grosse maison en pierre construite sur le bord du chemin. C'est là qu'ils furent aperçus par les Habits-Rouges. Ceux-ci braquèrent un canon sur ce fort imprivoisé. Trois artilleurs s'étant avancés successivement pour mettre le feu à la mèche du canon, tombèrent morts les uns après les autres.

Les patriotes se battirent comme des enragés, un contre cinq.

Les Habits-Rouges furent défaits et se replièrent sur Sorel, dans l'après-midi, sans prendre le temps d'emporter leurs morts et leurs blessés ; les premiers au nombre de trente, les seconds au nombre de huit.

Chez les patriotes, seize manquaient à l'appel : douze étaient morts et quatre blessés.

La maison de Duval se transforma en ambulance. Patriotes et bureaucrates, Canadiens-français et Habits-Rouges furent soignés sans distinction de partis.

Ainsi se passa cette journée de combats. Charles Gagnon trouva moyen de montrer à son adversaire sa haine pour lui. Il joua un rôle douteux ; il fut difficile de dire au juste s'il n'avait pas soutenu les bureaucrates.

Quant à Paul Turcotte, il combattit vaillamment à côté du notaire Duval.

CHAPITRE IV

LES FIANCAILLES

Le lendemain de la bataille le lieutenant de Duval était harassé de fatigue et bien qu'il se fut levé plus tard que d'habitude, la journée lui parut longue. Il avait hâte d'être rendu au soir pour aller voir celle qui l'avait préféré au jeune marchand, car l'image de Jeanne était sans cesse à sa pensée.

A six heures il sortit pour se rendre chez le notaire Duval.

Jeanne le vit venir et alla lui ouvrir la porte elle-même. Ce soir il ne venait pas comme patriote, mais comme cavalier ; elle le comprit et le fit entrer au salon.

—Je te félicite qu'on ne soit pas venu m'annoncer ta mort, comme ton patriotisme me le faisait craindre, dit la jeune fille après lui avoir souhaité le bonjour.

—Dieu merci, répondit le patriote, aucune balle lancée hier par les Habits-Rouges ne m'était destinée. Pourtant quel danger nous avons couru tous ensemble !

Les deux amoureux passèrent la soirée dans un tête-à-tête charmant. Sans doute qu'ils avancèrent beaucoup leurs amours, car avant de prendre son chapeau pour retourner chez lui le patriote demanda à Jeanne Duval :

—Pourquoi ne pas nous jurer ce soir un amour éternel ? Nous traversons une période dangereuse pour les Canadiens-français. Qui sait s'ils ne sont pas appelés à jouer le rôle des Acadiens d'autrefois..... Nous avons des Lawrence et des Moncton à la tête du pays. Peut-être que le jour est proche où l'on verra se répéter sur les rives du Richelieu les scènes du bassin des Mines.....

—Je t'en prie, n'attriste pas cette soirée en rêvant un avenir si sombre.